Au Mont Athos, sur la pointe des pieds

Karyes, République monastique du Mont Athos
37°17'N 22°30'E / octobre 2015

Mont Athos, Αγίου Όρους - Agiou Orous, la Montagne Sacrée des Orthodoxes. Vingt monastères et leurs dépendances sur la presqu'île de l'Aktè, ce doigt effilé, montagneux, tendu dans l'Egée, vers l'Orient. Depuis plus de mille ans perdurent ces communautés monacales, entretenant, par delà les contingences et turpitudes du monde séculier, la tradition de l'église chrétienne la plus proche des origines. Aller à l'Athos, c'est partir à «L'ombre de Byzance»[1] .

Il y eu tout d'abord l'intérêt ancien porté à l'architecture byzantine; l'Athos était un vieux projet, il fallait un jour le concrétiser. Et Byzance fut un moment de l'histoire où l'Orient et l'Occident se côtoyèrent en une certaine harmonie, où une réciproque perméabilité favorisa de fructueux échanges. Dalrymple porte, par son ouvrage, un regard positif sur l'époque. Les temps ont changés, nous serions plutôt dans le «choc des civilisations». Après divers voyages dans l'univers musulman de ce Proche-Orient qui s'éloigne, se rapprocher de sa dimension chrétienne semblait opportun.

Aller au Mont Athos pour des non orthodoxes était considéré jusqu'il y a peu comme compliqué, son accès contrôlé, le nombre des pèlerins et visiteurs limité, par l'administration de l'Etat monastique autonome de la Sainte-Montagne - Αυτόνομί Μοναστική Πολιτεία Αγίου Όρους[2]. Il y faut, pour pénétrer sur le territoire, mais aussi déjà pour monter à bord du bateau, seul accès, être en possession du *Diamonitirion*[3]. L'Eglise orthodoxe a connu un formidable renouveau à la chute de l'URSS, provocant un important afflux de pélerins au Mont-Athos. Les strictes mesures se sont assouplies, les quotas de visiteurs aussi semble-t-il, et les formalités se sont simplifiées. Un *Travel coordinator*, basé à Thessalonique, se charge des démarches, en quelques semaines on me propose une date d'accès à la Sainte-Montagne : le 13 octobre 2015.

---

1. «A l'ombre de Byzance», le titre du récit du périple de William Dalrymple en 1994, sur les traces des chrétiens d'Orient. Parti de Constantinople, sa première étape fut à l'Athos, à la recherche, au monastère d'Iviron, d'un manuscrit qui sera le fil conducteur de son voyage : «Le Pré spirituel» du moine Jean Moschos, écrit au VIe siècle. «A l'ombre de Byzance». William Dalrymple. Edit. Noir sur Blanc, Lausanne, 2002. Edition originale «From de Holy Mountain, a Journey in the Shadow of Byzantium», 1997.

2. l'Etat monastique autonome de la Sainte-Montagne - Αυτόνομί Μοναστική Πολιτεία Αγίου Όρους, a le statut de région autonome au sein de la Grèce, confirmé en droit international par le traité de Lausanne de 1923, reconnu ultérieurement par la Communauté européenne. L'administration du micro-état est assumée par une assemblée délibérative, la Sacrée Communauté, et par un exécutif, la Sainte Epistasie. Les vingt monastères historiques, base intangible, sont répartis en cinq groupes de quatre, qui gouvernent alternativement pendant un an. Il y a donc un esprit démocratique et fédéraliste dans cette communauté qui repose sur des dogmes millénaires. Le grec est la langue officielle.

3. Le Diamonitirion - Διαμονιτιριον est le laisser-passer obligatoire, délivré sur demande auprès du «Bureau des Pélerins»,à Thessalonique. Il est ensuite retiré à Ouranopolis, avant d'embarquer sur le bateau, seul accès. Valable généralement pour trois nuits / quatre jours, il peut être étendu à une seconde période équivalente.

13 octobre

5 h. 30 du matin, gare routière de Thessaloniki, le premier car de la ligne régulière pour Ouranopolis, à environ 140 kilomètres. La petite ville située à la frontière du territoire de l'Athos. Nuit, légère brume. A bord surtout des ouvriers, quelques moines rentrant chez eux, deux, trois pèlerins et visiteurs. Traversées de bourgades; quelques façades balkaniques, colombages, encorbellements et galeries de bois, mais surtout d'insignifiantes constructions modernes. Franchissement du relief qui précède l'isthme reliant la péninsule à la Chalcidique. Lueurs de l'aube, ciel lourd, puis une pluie, de courte durée. Des aménagements touristiques épars, petits hôtels, parasols pliés sur la plage, et des *tavernae*. A Ouranopolis, tout est organisé sur quelques centaines de mètres devant le port, pour l'accès à l'Athos. En priorité le passage au bureau - γραφείο de l'administration de l'Athos : ΙΕΡΑ ΕΠΙΣΤΑΣΙΑ ΑΓΙΟΥ ΟΡΟΥΣ ΑΘΟ. Le moment de se concentrer pour lire le grec. Tampon-signature-paiement, comme dans n'importe quelle administration, n'importe où dans ce bas monde. Ce sésame en main, faire la queue pour le billet du bateau, on se bouscule un peu, les files disciplinées ne font pas partie des habitudes grecques. Les Grecs dominent en effet, surtout des ouvriers qui vont rejoindre les chantiers nombreux que je verrai un peu partout sur la Montagne Sacrée[1]. Congestion aussi pour l'accès à bord, plus tard. Une policière contrôle les permis, la dernière femme. *Abaton* oblige, aucune créature femelle n'est admise[2] .

Ferry de la ligne régulière de cabotage qui dessert les monastères, avec pour destination principale Daphni, le port public du territoire. Il règne à bord un calme étonnant dans cette assemblée d'hommes, on parle peu, à voix basse, pas de cris, pas d'interpellations. La présence de moines parmi nous impose naturellement le respect. Déterminisme des lieux aussi; devant nous un paysage en rupture, quasi virginal : pas de routes, de panneaux publicitaires, d'entassements de constructions, de lignes électriques. Certain Grec me dira - en me demandant de ne pas le citer nommément...- que le calme qui règne est dû à l'absence de femmes - *«elles parlent toujours, sont agitées...»*.

---

1. Chantiers de l'Athos : Les monastères, énormes et anciennes structures, requièrent un entretien permanent pour leur maintien, et c'est le cas partout. On voit que des efforts et des investissements importants sont à l'œuvre. Réjouissant pour l'aspect patrimonial, et signe aussi de la vitalité de la communauté orthodoxe. Il y a aussi d'importants travaux de génie civil, sur les ports - les *arsanae* - et sur les routes, en cours d'amélioration, d'élargissement.

2. La règle de l'*abaton* («inaccessible») remonte au XIe siècle, alors que le Mont-Athos était encore un espace rural ouvert. Les moines se plaignirent de la distraction que les activités pastorales créaient; surtout, évidemment, la présence de bergères…Il y a des explications plus religieusement correctes à cette règle, en rapport avec la dévolution du Mont-Athos à la Vierge Marie : aucune autre femme ne doit donc y être tolérée. L'*abaton* s'étend à toutes les femelles, à l'exception des poules - les œufs sont nécessaires en cuisine et pour la préparation des peintures d'icônes - et des chattes, utiles pour combattre les rongeurs. Les mouvements féministes ont tenté, à plusieurs reprises, de s'opposer à cette loi interne - sans succès. Il y a d'autres dispositions relevant de cette règle, appliquées avec plus ou moins de rigueur, dont le port de la barbe pour les visiteurs hommes, abandonnée depuis quelques années.

Rapidement la frontière se matérialise, un mur sur une crête vient s'amortir contre une modeste bâtisse sur le rivage. Le relief montagneux, boisé, plonge dans la mer, ne ménageant que quelques étroites plages, de rares criques aux eaux cristallines. L'Egée, au naturel. Les premiers monastères apparaissent, petites cités fortifiées, contenues dans d'imposantes murailles de pierres, surplombées de rangées de cellules peintes, de galeries de bois. Du centre émergent les coupoles exhaussées de l'église. Dochiariou, Xenophontos, puis, atypique, Panteleïmonos le russe, les premières étapes avant Daphni. Chaque monastère a son propre port, son *arsana*[1] . Le ferry accoste frontalement au quai, abaisse sont panneau avant, débarquent moines, pèlerins, ouvriers, quelques véhicules chargés de marchandises.

Daphni, porte d'entrée principale au Mont-Athos. Les services officiels grecs sont présents, le drapeau national flotte à côté de celui de Byzance. Mélange des époques. Douane, poste, une *taverna*, deux boutiques-épiceries, en retrait une scierie. Une aimable activité règne, au gré des rotations des bateaux, et des cars et minibus qui vont vers Karyes le chef-lieu plus haut dans la montagne, ou vers les divers monastères. Fin de matinée, le temps d'une *tiropita*[2] en attendant le bateau pour Dionysiou plus au sud. Court trajet, avec passage devant le spectaculaire et austère monastère de Simonos Petras, ses hautes murailles comme projetées vers le ciel. A proximité, séparé d'un large éperon rocheux, celui de Grigoriou, que l'on pourrait qualifier impudemment de plus charmant. Descente à Dionysiou, *arsana* fort bien aménagée, large chemin dallé, qui grimpe tout de suite et rudement en contournant l'imposante muraille. Premier et bref parcours à pied, le sac à dos est lourd...ce sera le cas pendant toute la semaine.

Dionysiou, première visite, monastère portes ouvertes, on y entre en toute liberté. Dans ce tour d'horizon superficiel d'une douzaine de monastères, je vais me concentrer sur l'essentiel de l'architecture, sa part de visuel. Le schéma général de l'organisation spatiale est clair, il va être intéressant d'en voir les variables, au gré des situations topographiques où ont été réalisés ces lieux de retraites. Il en va de même des éléments d'architecture, un langage commun se retrouve pratiquement partout[3] . La première impression ici, qui se retrouvera dans les «monastères perchés», situés sur des falaises, des pitons, des éperons rocheux, c'est le contraste entre le déploiement des œuvres de soutènement,

---

1. *Arsanae* : les ports des monastères. Ces aménagements côtiers constituent l'avant-poste des monastères, leur porte maritime, ils sont d'une typologie architecturale marquée. Un bâtiment au bord de l'eau, souvent une tour, avec l'abri à bateau dans le soubassement, marqué d'une large ouverture en plein cintre. Selon l'importance du monastère, quelques bâtiments annexes, parfois une scierie où l'on débite le bois exploité du domaine. Certaines *arsanae* sont aussi en cours de modernisation, avec port abrité, et amarrages pour diverses embarcations à moteur.

2. *Tiropita* : feuilleté au fromage.

3. Les aspects architecturaux seront abordés dans un ouvrage à part.

vastes murailles hautes de plusieurs dizaines de mètres, leur évasements aux points d'assises, et l'étroitesse des plateformes où sont regroupés, voire confinés, les corps de bâtiments. Souvent même, l'église principale, le *katholikon*, le cœur du monastère, ne dispose que de peu de dégagement. L'iconographie - les icônes, les fresques des églises et des réfectoires - *trapeza* -. ainsi que les dizaines de milliers d'ouvrages précieux contenus dans d'inaccessibles bibliothèques constitueraient, pour des spécialistes dûment agréés, autant de sujets d'études, et demanderaient de longs séjours studieux. La rapidité de mes passages, la superficialité de mon approche, m'obligent à une discrétion maximale dans les déambulations que je m'autorise, appareil photo en mains. A chaque occasion, lorsque je croise un Père, je solliciterai l'autorisation de photographier. Elle est toujours accordée - plus ou moins aimablement - et seulement pour les extérieurs des édifices.

Abordant mon premier parcours pédestre, je cherche le départ du chemin qui conduit à Agiou Pavlou, où je vais faire étape. Il faut se familiariser avec les lieux. Ces chemins ne connaissent pas l'entretien ni la «signalétique normalisée» que l'on voit sur nos chemins de randonnée. Le réseau initial reliant les monastères entre eux et à leurs ports, les *arsanae*, est constitué des anciens chemins muletiers, les *monopatia* / μονοπάτια. Parcours bucoliques, traversant forêts et prairies, enjambant ruisseaux et cascades par des gués ou sur d'anciens ponts de pierre. Les tracés sont parfois évanescents, leur signalisation discrète. Si le cheminement pédestre reste idéalement le moyen le plus correct de se déplacer d'un monastère à l'autre, favorisant la réflexion et l'introspection qu'incite la qualité des lieux, le «voyageur moderne» ne pourra s'empêcher, pour «en voir davantage», d'utiliser les commodités qui lui tendent les bras. De nombreuses routes de terre sont venues progressivement se superposer aux sentiers, les monastères disposent de véhicules, et il y a quelques lignes de minibus à partir du chef-lieu. S'ajoute les navettes des bateaux, et leurs haltes régulières aux ports des monastères côtiers. Nous allons donc mêler les modes de déplacement, être «transmodal».

Le branchement pour le sentier vers Agiou Pavlou se situe dans l'un des virages en épingle du chemin qui descend vers les vertigineux jardins en terrasses au-dessous du monastère. Piste étroite, sol irrégulier, terre, caillasse et blocs polis par des siècles de brodequins. A droite, à-pic sur la mer, 200 mètres en contrebas. Des vues magnifiques, l'Egée scintille entre une végétation drue. Assez rapidement la grève précédant l'*arsana* d'Agiou Pavlou est en vue, la distance est courte. Mais il faut franchir divers ravins, montées et descentes raides, la fatigue se fait rapidement sentir, aggravée par ce sac-à-dos trop rempli. Le front de mer du domaine monacal est large. A l'extrémité on voit l'ancienne *arsana*, alors que le sentier débouche sur un vaste chantier en cours. Des terrassements, une large route, des murs de béton, une nouvelle tour. J'aurais, à plusieurs reprises, l'occasion de m'étonner de ces chantiers de travaux publics.

Ils s'ajoutent à ceux, presque partout, d'entretien des monastères. Il y a des grues dans le paysage, le cadrage photo, même ici, devient problématique. Le pèlerinage se développe paraît-il, les monastères doivent adapter leurs structures d'accueil. Mais n'y aurait-il pas, sous-jacentes, des velléités de développement touristique de ces sites ? Le potentiel est évidemment formidable...On sait bien que les monastères, et l'Eglise orthodoxe en général, tiennent une activité lucrative importante dans l'immobilier, sur «le continent». Et compte tenu de la situation économique de la Grèce, des liens indéfectibles entre Etat et Eglise[1] , on peut, cyniquement, tout imaginer.

Tournant le dos à ce chantier incongru, le monastère apparaît, implanté dans la pente, terrasses et bâtiments suivant adroitement une courbe de niveau. Accès assez rebutant par la large route en chantier; un camion remonte, fin de journée, il me prend à bord, et me dépose au début d'un chemin fraîchement dallé; des ouvriers finissent le jointoyage de murs de soutènement en pierre de taille. Tout est extrêmement soigné dans ces terrasses qui conduisent à l'entrée. A peine franchi le seuil de la lourde porte à deux battants ouverts, le temps d'un premier coup d'œil au *katholikon*, un vieux moine assis sur un banc, fondu dans le décor, m'intime l'ordre de monter à l'étage, par un vigoureux : «φηλα ! - *en haut* !». Large geste à l'appui d'une main décharnée sortant des plis de sa soutane. Un escalier en bois d'une volée droite conduit à l'étage, celui des hôtes. Large couloir, rangées de chambres, et un salon étiqueté ΑΡΚΟΝΔΑΡΙΣ - *archondaris* -, le moine en charge des hôtes. Aimable, haute stature, anglais courant, présentation du *Diamonitirion*, inscription de ma main dans un gros registre avec le prénom du père (s'il savait, lui, l'athée anarchiste, où son fils se balade...). Et puis le traditionnel plateau d'accueil du pèlerin, grand verre d'eau fraîche, petit verre d'ouzo, trois loukoums. On m'attribue un lit dans une chambre à trois, seul pour le moment; des sanitaires en bout de couloir. Et l'on m'annonce le «programme», ce qui sera le rituel de ces étapes pour lesquelles j'ai été annoncé, places réservées.

Dans un moment le début des vêpres, puis le repas en commun, avant la fermeture des portes du monastère à la tombée de la nuit - donc vers les 19 heures en cette saison. Le temps de me rafraîchir et me changer, et je vais assister à mon premier service religieux dans une église orthodoxe. Un des grands avantages de cette liturgie, c'est quelle est intégralement dédiée à Dieu, que l'on ne s'y adresse pas à une assemblée humaine. L'attention de l'assistance n'est pas sous contrôle sourcilleux de quelque sévère officiant, tel que j'en ressens encore le poids datant de mon éducation calviniste.

---

1. Récemment encore - automne 2015 - le gouvernement grec a confirmé que l'Eglise orthodoxe restera exonérée d'impôts sur ses biens matériels. Et ce en contradiction avec les engagements initiaux du parti majoritaire au pouvoir. Le 23 décembre 2011, deux jours avant Noël, l'higoumène du monastère de Vatopedi, l'archimandrite Ephrem, a été incarcéré à titre préventif par les autorités hélleniques. Une sombre affaire de biens immobiliers, entre l'Etat grec et le Père.

Aussi les allées et venues, tant des hôtes, pèlerins, visiteurs, que des moines d'ailleurs, sont incessantes. Des silhouettes se déplacent dans la pénombre de ces espaces sacrés, plan ramassé, hautes perspectives plafonnantes sous les coupoles, sombres fresques noircies de siècles de fumées de chandelles et d'encens. Je m'installe en toute discrétion le plus en arrière possible dans le narthex. Adossé aux stalles, et suivant les mouvements des autres participants, je m'asseye de temps à autres dans l'une ou l'autre des positions qu'offre ce très inconfortable agencement. Je ne comprend rien au rituel, pas plus qu'aux lectures et chants, mais l'ensemble, dans ce cadre moyenâgeux, est envoûtant; des heures hors du temps.

Vêpres terminées[1], le passage au réfectoire se déroule selon un protocole strict, les moines passant en premier, suivis des hôtes. Nous sommes une vingtaine, cornaqués par un moine. Première prière d'avant repas, frugal, rapide - *on ne traîne pas à table !* m'avait-on avertit -, en silence des participants. Seule la voix d'un récitant accompagne le tintement des ustensiles, souvent en métal. Souvent aussi de larges, antiques tables de marbre massif, comportant d'anciens évasements, des temps où les moines se passaient de vaisselle. La fin du repas est annoncée par une prière, l'assistance se lève, s'oriente vers l'allée centrale, et les moines sortent, higoumène en tête. Il prend place à la sortie du réfectoire, dans une pose statique de bénédiction. La journée se termine par un moment libre, les hôtes sortent sur les terrasses ouvrant au couchant sur l'Egée. Le kiosque, plan carré sous toiture à quatre plan, un banc courant sur les quatre côté, offre un espace de courte convivialité. A la tombée du jour, une cloche annonce l'heure du silence pour la nuit, le monastère ferme ses portes.

Retrait en chambre, un compagnon pour la nuit. Peter, Munich, qui vient de gravir le Mont-Athos. Il est en Grèce pour le sport, après-demain il retourne à Thessalonique récupérer son vélo, descente vers Larissa, et ascension de l'Olympe. On nous a mis ensemble, vraisemblablement la chambrée des seuls non orthodoxes; on entend en effet parler essentiellement grec et russe chez les pèlerins visiteurs. Peter est catholique d'éducation. Pour les orthodoxes, statut historiquement plus grave que le mien; une affaire qui remonte à 1054[2]. Au-delà de ces différences fondamentales, je reconnaîtrais la belle tolérance de ces monastères, qui est peut-être une trace de celle qui régna sous Byzance vis-à-vis de la grande diversité de ses peuples.

---

1. Dans la complexe liturgie orthodoxe du Mont Athos qui vit à l'heure byzantine, les vêpres - hespérinos - marquent en fait le début de la journée. Elles sont généralement suivies, après le bref repas, des complies - apodipnon. Divers autres offices sont pratiqués, de manière variable selon les monastères. Une source écrite indique que les moines peuvent passer de 16 à 17 heures à l'église.

2. La séparation des églises d'Orient et d'Occident est entérinée par le Schisme de 1054, dernier épisode de controverses christologiques mais aussi politiques. Nous n'allons pas dans cet article nous égarer dans la longue et complexe histoire du premier millénaire du christianisme.

14 octobre

Vers les 2 heures et demie du matin, le martèlement de la simandre[1] me réveille, la chambre donne sur la cour centrale. Le premier service religieux, les matines - *orthos*, commence à 3 heures; Peter, docile, se lève et va au katholikon. Je traîne un peu, à raison. Mon compagnon revient peu après : *«il n'y a pour l'instant qu'un moine qui lit dans un coin, éclairé par une bougie».* Nous nous accordons une bonne heure supplémentaire de repos. Au fil des heures l'église va s'animer, moines et pèlerins arriver progressivement, le service se développer modérément; atmosphère lénifiante. Repas du matin - qui est ici l'équivalent de déjeuner[2] - , feta, olives, massepain. Le temps de faire le paquetage, la lumière matinale éclaire les extérieurs, séquence photo.

Quittant les lieux - on ne passe qu'une nuit dans un monastère -, je salue un groupe qui discute joyeusement sous le kiosque, ils m'invitent à les rejoindre. Des Grecs de Chypre, d'une paroisse de Limassol, avec leur Pater Christophoros. Photos, et tournée de raki : *«not too early ?»* On rigole, bonne ambiance quasi laïque, soulagement après la quelque peu pesante atmosphère du monastère. Descente au port par la route, pour prendre le bateau vers Simonos Petras. Le groupe des Cypriotes fait le trajet en minibus, je les rejoints à l'*arsana*; nouvelle(s) tournée(s) de raki, accompagnées de *susu*[3] , de biscuits tirés des sacs. Quelques' uns parlent couramment anglais, l'un d'eux est installé à Melbourne, Australie, nous devisons, parlons de leur pays, de la situation. J'évoque mes souvenirs de l'époque Makarios, je cherche le mot *Enosis*[4]. Cela rouvre des plaies chez mes interlocuteurs : la grande erreur, une occasion manquée... Cerains de ces pélerins viennent régulièrement à l'Athos, ils en ont une fine connaissance, je profite de leurs orientations.

---

1. La simandre, une épaisse planche de hêtre ou de bouleau, frappée d'un maillet de bois, sert à l'appel aux offices. On la trouve dans l'ensemble du monde orthodoxe, sous diverses appellations. Généralement suspendue à des chaînes, souvent accompagnée d'un équivalent en métal. Une source désigne séparément le talanton, en bois, du simentron, en métal. Dans certains monastères, elle est utilisée mobile, un moine parcourant les cours du monastère une simandre dans les bras. Ancêtre de la cloche, qui remplaça la simandre dès le Ve siècle en Occident. Les cloches existent aussi dans l'orthodoxie, mais à l'Athos, gardien de la plus pure tradition, la simandre prédomine. Sous l'Empire ottoman, les cloches des chrétiens furent interdites, la simandre devint le seul moyen d'appel. Un rythme particulier et codifié est utilisé pour le battement de la simandre, en bois ou en métal : ti-ta ta ta-ti-ta ta ta-tii -taa -taa, répété plusieurs fois.

2. Les jours ordinaires il n'y a que deux repas par jour, l'un après les mâtines, l'autre après les vêpres. Le petit-déjeuner n'existe pas. Les jours de carêmes, en principe les mercredis et vendredis, il n'y a qu'un repas dans la journée. Ces repas sont d'une extrême frugalité, s'inscrivant dans l'ascèse qui est la règle de base.

3. Susu : petite pâtisserie de pâte de raisin, enrobant une amande. Spécialité chypriote. Haute teneur calorique, bon pour la route.

4. Makarios III, Mikhail Khristodooulou Mouskos (1913-1977), archevêque et primat de l'Eglise orthodoxe de Chypre dès 1950. Evêque et chef d'état, on l'intitula «ethnarque». Virulent activiste de l'indépendance de Chypre, il tenta diverses politiques pour assurer l'équilibre entre les communautés grecque et turque. Le thème de l'Enosis, le rattachement de Chypre à la Grèce, est central dans les années 1960-70.

Débarquement à l'*arsana* de Simonos Petras, le monastère perché 250 mètres plus haut, juché sur ses impressionnantes murailles, le couronnment souligné de graciles galeries de bois. C'est l'une des images emblématiques de l'Athos.

Le chemin en raides lacets grimpe, ombragé, dans une belle forêt. Des fenêtres de verdure ouvrent sur la mer, étale. Un soupçon de brise d'ouest amène de faibles échos de deux bateaux touristiques, qui croisent aux 500 mètres de distance réglementaire. Je reconnais des intonations japonaises, d'autres éventuellement flamandes. Les angles de vues sur le monastère varient au gré de l'ascension, toujours plus majestueux, puissants volumes ocres projetés dans le ciel bleu intense. Halte à l'entrée du chemin des jardins, une superposition d'étroites terrasses, séparées par des murs de soutènement de près de 3 mètres de haut, des cultures variées, d'un entretien parfait.

Précédent l'entrée du Monastère, un ensemble de corps de bâtiments, fraîchement construit ou largement rénové, caractère balkanique affirmé, des galeries et escaliers de bois contre soubassement de maçonnerie et étages de colombages, est annoncé *Guesthouse*. Francophonie dans l'air, un petit groupe de Toulouse est avec son Père, lui Ukrainien, ils viennent de l'Eglise orthodoxe de la Ville rose. Un jeune novice fait le service, il est originaire de Lyon. Excellent accueil, les visiteurs ont droit à un repas spécial, de qualité. Entretemps Peter, compagnon de chambre à Agiou Pavlou, est arrivé. Alors que je papotais avec les Chypriotes, prenais le bateau et faisais de la photo le long du trajet, il a fait l'entier du parcours à pieds.

Aux vêpres, de beaux chants, Simonos Petras est connu pour ses chœurs. Peu avant la fin du service, alors que je suis, selon la règle que je me donne, très en arrière du narthex, près de la porte, un moine de petite taille s'approche de moi et me chuchote à l'oreille : *«Etes-vous Genevois ?»* De surprise je bafouille mon affirmation. Le moine me dit de l'attendre au sortir de l'église, il doit préparer le levain, 20 minutes. Il est en charge, cette semaine, de la confection du pain.

J'invite Peter à se joindre à cette invitation, nous serons ensemble pour la succincte visite de l'étage supérieur, *«l'étage des VIP»*, comme le dit avec humour le Père. Vue panoramique sur la mer Egée, depuis l'étroite galerie à la barrière minimaliste - lieux de tous les vertiges, de l'âme et des tripes. Reçus dans l'une des élégantes salles, celle où se tiennent les réunions des responsables du monastère. Meubles de qualité, tableaux et icônes assortis, et collation servie sur des plateaux d'argent ouvragés. Nous devisons en toute liberté, comme dans un salon bourgeois, Il y a un effort à faire pour réaliser que nous sommes dans un monastère qui vit selon des règles autant strictes qu'anciennes.

Père Isaie, son nom en religion, Suisse, avec des origines chinoises, né dans le canton du Valais et éduqué dans le catholicisme. C'est lors de ses années à

Genève qu'il s'est approché de l'Eglise russe, cet édifice pittoresque dans la Cité de Calvin, avec ses coupoles aux bulbes dorés. Après des études commerciales il travaille dans la banque (activité bien locale, quelque peu satanique), et est finalement absorbé par l'orthodoxie.

Depuis 9 ans à Simonos Petras; il est rayonnant, très vif, parlant couramment français, allemand, anglais, grec évidemment, peut-être aussi russe. Actuellement en charge de cet étage, là où sont les pièces d'accueil des hôtes de marques, des autorités. Il a eu l'honneur d'y recevoir le Conseiller fédéral Pascal Couchepin, ancien Président de la Confédération suisse. Le catholicisme est pour lui trop humain, il manque la transcendance qu'il a trouvé dans l'orthodoxie.

Je vais mieux comprendre de quoi il retourne au fil des étapes au cœur de cette religion, qui se veut la plus proche des origines du christianisme : le Père nous dira que leur prière date de 1'400 ans, elle n'a pas changé. Et mesurer la distance qui nous en sépare, nous, protestants, qui sommes en bout de lignée - mis à part les évangélistes américains, ces «églises rock'and roll» comme les désigne V.S.Naipaul[1]. Dans quelques jours, je vais être fasciné par la suite des services religieux, qui s'étendent sur une douzaine d'heures, au monastère de Vatopedi. Je comprendrai un peu mieux l'orientation de cette église, et son ascendant sur ses fidèles. *Kyrie eleison Kyrie eleison Kyrie eleison...*Echange de textos avec mon épouse, restée en Suisse : «*Si les prots faisaient plus de mise en scène ils auraient plus de monde dans leurs temples / C'est pas un peu tard pour une conversion ? / T'inquiète tjrs une seule devise ni dieu ni maître.»*

Le temps s'écoule, les heures byzantines de même, à 19 heures, Père Isaie agite la cloche qui annonce que le silence doit désormais régner dans le monastère. Nous nous quittons pour ce soir dans de fraternelles accolades, découvrant avec plaisir que cette vie monacale n'exclu pas la chaleur humaine. Les portes du monastère vont se fermer. Les éventuels pèlerins tardifs devront se réfugier sous le kiosque pour la nuit. Peter et moi nous retirons hors-les-murs dans la *Guesthouse*. Nous aurons un troisième compère pour la nuit, un jeune Russe de St-Pétersbourg, habitué de l'Athos. Bavard, un peu envahissant. Il insiste pour nous montrer sur son smartphone ses photos de tous les monastères de la Sainte Russie.

1. *in* : V.S. Naipaul, Le masque de l'Afrique. dit. Grasset et Fasquelle, Paris,2011.

15 octobre

Réveil progressif, la nuit fut assez agitée, venteuse, grincements de menuiseries. Passage au *katholikon* pour partie des matines. Au sortir, l'on nous incite à aller prendre le petit-déjeuner à la *Guesthouse*; nous ne retournerons donc pas au réfectoire ici, dans cette *trapeza* de belles proportions. Chaque monastère a ses propres règles, et traite ses pèlerins comme il entend; partie de la très large autonomie de l'higoumène, le *«CEO du monastère»*, comme le dénommait hier soir Père Isaie. L'*archondaris*, Père Elias, est d'origine libanaise, j'évoque mes souvenirs de son pays, aussi l'ouvrage de Dalrymple sur les chrétiens d'Orient. Il connaît, comme il connaît le récit de Jean Moschos / VIe siècle, fil conducteur du voyage de l'historien. Puis Père Isaie nous invite à un petit-déjeuner «service spécial» dans les hauteurs du monastère. Jus d'orange, café, *tiropita*, viennoiseries maison, sur plateaux d'argents individuels. Nous reprenons le fil de nos réflexions, en attendant le minibus de la maison. Notre hôte aura préparé un présent pour chacun de nous - une fiole de ouzo, du thé aux herbes variées de l'Athos (100% bio pour sûr), et des reproductions de petits formats des deux icônes majeures de Simonos Petras. Un Saint Simon en pieds, et la Vierge Mère de Dieu, *Axion Estin*, la plus vénérée. Cette icône est actuellement en déplacement en Bulgarie. Il y a paraît-il une queue de six kilomètres pour la voir. Les iconoclastes n'ont pas fini le travail...L'higoumène du monastère, l'archimandrite Elysée, est du voyage.

Préparation du paquetage, nous allons nous quitter avec Peter, sympathique compagnon improvisé. Nous équipant, nous échangeons sur nos bobos de vieux coureurs de pistes. Lui, c'est les chevilles, et moi un tendon d'Achille. On parle trivialement godasses, semelles, chaussettes, *streching*. Gros déplacement aujourd'hui, je quitte la côte sud-ouest pour me diriger à son opposé, la partie nord-est de la péninsule. Je prévois de faire usage des véhicules, me réservant la marche pour les trajets les plus agréables. Petite attente à Daphni pour le bus-navette vers Karyes, le chef-lieu. Je tombe à nouveau sur notre compagnon Russe, je me tiens à distance, bien qu'il soit serviable, voulant tout résoudre en tapotant sur son smartphone. Priorité pour moi, obtenir l'extension du *Diamonitirion*, prévue et accordée, mais qui doit être faite ici, à l'administration de la République monastique. Le *grapheion* est vite repéré, un gros bâtiment plaqué de marbre blanc, sur lequel flottent, de taille égale, le drapeau grec, et l'étendard de Byzance. Je suis dans les heures d'ouverture : service fermé, les responsables en réunion; c'est quand même la Grèce, et donc déjà un peu l'Orient. Je tente de prendre au sentiment le débonnaire factionnaire, la panse contenue dans un étroit gilet, la tête d'un calot d'allure, disons, balkanique, le tout en bleu céruléum. Le *graphéion* devrait rouvrir à 13 heures, heure à laquelle doit aussi partir le minibus pour le Pantocrator. Il prend mon *diamonitirion*, s'engageant à faire au mieux. M'installant sur le perron situé au som-

met du haut et large escalier, face au flanc droit du Protaton, l'église majeure du chef-lieu[1], je décide, comme on me l'a suggéré, de m'adapter à l'esprit des lieux, d'échapper pour quelques jours aux pressions diverses. Aussi j'attendrai sans impatience le retour de l'indispensable *diamonitirion*, et je continuerai à pieds mon étape du jour. Peu après l'heure annoncée, quelques Pères sortent du bâtiment, porte-documents sous le bras, des autorités de la communauté. Puis le brave réceptionniste arrive à petits pas rapides me remettre mon document. *Poli kala épharisto poli ! / Parakalo !* Je le remercie chaleureusement d'une forte poignée de main, dans la paume, plié en quatre, un billet de la monnaie européenne.

Administrativement en ordre, j'entreprends le parcours vers les monastères de la rive orientale. A la sortie de la bourgade, accroupi au bord de la route, papiers divers et carte Visa Gold étalés sur le béton, smartphone en main, je retrouve «mon» Russe. Il m'explique que c'est de là que l'on a le meilleur réseau. Il a un paquet de données et mots de passe à transmettre pour commander ses billets de retour. Inconséquence. Ce matin à Simonos Petras, la bouche en cœur, nous nous accordions avec le Père Elias dans le dénigrement des technologies qui nous submergent. La route dessert divers monastères et *sketea*. Rapidement aux quelques centaines de mètres de béton se substitue la terre. Les branchements des chemins sont indiqués de manière discrète, de petits écriteaux de bois, texte manuscrit en blanc sur fond rougeâtre; il faut être attentif. Belle balade que la descente vers le monastère Pantokratoros, superbement situé dans une crique rocheuse. La route louvoie dans le maquis, offrant des points de vues successifs. Puis c'est une partie de l'antique chemin, du *monopati*, qui fait raccourci, plongeant dans la forêt. On en émerge après le franchissement de quelque ruisseau, la tour cadrée entre de vieux arbres. Posant mon sac sous le kiosque en balcon sur la mer, séquence photo des espaces intérieurs. Chacun de ces monastères mériterait un reportage complet, tant il y a d'éléments variés, d'adaptations aux sites, et ce sur un schéma initial commun. Parfaitement entretenu, décoré avec mesure, d'anciennes jarres, des plantes, d'antiques simandres suspendues par leurs chaînes de gros maillons de fer forgé aux charpentes des galeries. Et, comme pratiquement partout, des travaux de rénovation sont en cours, réalisé avec soin et compétences diverses. Il y a un autre visiteur, nous échangeons quelques mots, nous étions côte à côte sur le bateau à l'arrivée. Seul lui aussi, Portugais, évidemment catholique, il dit s'intéresser «toujours plus» à l'orthodoxie. Futur moine peut-être ?

Re-endossant le sac - à chaque fois, constat de son poids excessif - contournement de l'*arsana* et de l'embouchure de la Réma Postàni, la rivière qui irrigue les cultures du monastère, et attaque du *monopati* vers Stavronikita.

---

1. Cette église, extérieurement assez laide, massive, recèle une icône vénérée, la Vierge Axion Estin, considérée comme l'higoumène de tous les Athonites.

Ces chemins sont assez «casse-pattes», constitués de nombreuses ruptures de pentes et changements de directions. Non entretenus, ce sont des traces, qui ne favorisent pas la foulée régulière que tout marcheur cherche à maintenir. Broussailles et branches de divers calibres encombrent souvent le passage, s'accrochent au sac à dos. Encore quelques vues, en arrière, sur le site du Pantocrator, avant d'être en pleine forêt. Puis, après le franchissement d'un mamelon rocheux, Stavronikita est en vue, ses façades nord. Deux chiens viennent à ma rencontre, bruyants, agités : que font-ils ici ? Ils vont m'accompagner pour les dernières vingt minutes avant l'arrivée au monastère. Le chemin débouche latéralement sur l'accès principal, allée dallée. Superbe perspective frontale, un aqueduc se reflète dans deux citernes ouvertes, plans d'eau à un mètre du sol; sur l'autre flanc, les jardins.

L'entrée est marquée d'une imposante bougainvillée; ses rameaux s'étendent en un dôme, le magenta luminescent de ses bractées contrastant avec les tons ocre de la très belle pierre de taille. Il y a, juste sous le portique, une conciergerie, façade de bois et étroits vitrages. C'est franchement charmant, on pourrait se croire dans un «Relais & Châteaux». Ce n'est pas tout à fait ça. Je suis d'emblée pris en mains par l'*archondaris*, qui m'entraîne séance tenante au *katholikon*, l'office est en cours. J'aurais souhaité, dans l'ordre : 1. Me rafraîchir 2. Faire davantage de photo pendant que la lumière est favorable 3. Puis aller, éventuellement, un bref moment, à l'église. Non, ici «le client n'est pas roi», ce n'est décidément pas un Relais & Châteaux. Je vais donc au *katholikon*.

Bel espace, petit, parois, piliers et voûtes intégralement recouverts de fresques parmi les plus renommées, peintes par le célèbre Theophanes, de l'école crétoise. La patine des siècles ajoute un *sfumato*, encore estompé par l'éclairage parcimonieux. De la même veine, mais dans une lumière plus généreuse pénétrant par des fenêtres ouvrant à l'ouest, les fresques du réfectoire se voient dans de meilleures conditions. Bien que je n'ose pas trop tourner la tête dans tous les sens, faire le curieux. Le protocole du repas est strict, et je me trouve assis en bout d'une table, face au récitant qui occupe un étroit oriel. Petit monastère, une trentaine de moines, nous sommes une petite dizaine à la table des laïcs, pèlerins, visiteurs, novices et semble-t-il quelques ouvriers.

Au sortir du repas - l'un des meilleurs : pâté de riz et légumes, salade choux et carotte, œuf dur, fêta, olives, pain frais et un verre de capiteux vin de la maison - et après avoir défilé devant l'immobile higoumène en posture de bénédiction, l'*archondaris* me conduit à l'étage des hôtes. J'aurai l'avantage d'être seul dans une chambre, très soignée, il y a de confortables locaux sanitaires à l'étage, j'en profite pour une bonne séance de «rétablissements». A un coude de couloir un magnifique salon à disposition des visiteurs.

De pure inspiration ottomane, on se croirait dans un *yali*[1], les vitrages d'angles, continus sur deux parois, donnant sur la mer. Une banquette aux coussins revêtus d'un élégant tissu à motifs géométriques court sur les quatre parois. Au centre une table et quatre chaises; je me propose de venir écrire ici, ce soir. Projet abandonné, quatre Grecs auront pris possession du lieu. Tournant le dos au paysage, ils sont penchés sur un transistor, écoutant la retransmission d'un match de football. Je vais donc mettre à jour mon carnet de voyage sur la table de ma chambre, à la lumière de l'élégante lampe à huile. En cours de soirée, dans un geste malencontreux, je fais tomber la lampe, le verre, fin, se brise en mille éclats. Je finirai mes notes à la lumière des LED de ma lampe frontale; moins romantique.

Pendant ce temps, il y a un nouvel office religieux après le repas - serait-ce un *agrypnie*, office liturgique nocturne ? - en l'attente du suivant, à deux heures et demie du matin, qui lui doit être l'*orthos* , les matines, si je ne fais erreur. Stavronikita semble suivre une règle parmi les plus strictes. Étonnant, sous ses allures pittoresques au regard profane.

Monastère de Stavronikita

1. Yali, les résidences ottomanes, en particulier le long du Bosphore.

16 octobre

Bonne nuit, seul, la chambre envahie de mon barda étalé, le vent est violent, les vagues déferlent contre les enrochements au pied de la muraille. Lever de soleil en panoramique. De premiers rayons caressent la tour, puis les plus hautes des coupoles. Un petit balcon à côté de ma chambre offre des vues plongeantes sur le jeux complexe de ces rondeurs revêtues de plomb du *katholikon*, enchâssé au milieu des corps de bâtiments.

Impatient de prendre le chemin, je fais l'impasse sur le service du matin, je n'en entendrai que le son de la simandre qui résonne entre les murs, se répand dans les galeries. Quelques vues encore de ces étroits espaces, de détails architecturaux multiples, avant d'annoncer mon départ à la conciergerie, qui est ouverte. J'avoue, contrit, avoir cassé le verre de la lampe. Le père de service, dans un bienveillant sourire, fait un signe signifiant que cela n'a aucune importance; je laisse un billet pour le monastère. Déclinant mon pedigree, il me dit être architecte. Tête nue cheveux tenus en queue de cheval, lunettes à fine monture d'acier, svelte, je l'imagine bien, défroqué, en quelque distingué architecte urbain. *In petto* je puis concevoir son changement d'orientation, pour toutes sortes de raisons qui émaillent la vie ordinaire de l'architecte dans le siècle. Je lui fais part de ma recherche d'un ouvrage comportant des dessins architecturaux des monastères athonites; il me cite un auteur, Μυλόνας / Mylonas, qui aurait établi l'intégralité des relevés des vingt Saints Monastères. A suivre à Thessalonique, à la librairie de l'Eglise orthodoxe grecque.

Aujourd'hui j'ai pour but Megistis Lavra, la Grande Laure[1], à l'extrémité sud de la côte. Mon itinéraire n'est pas très rationnel, je reviendrai plus au nord, à Vatopedi pour mon avant-dernière étape. Les disponibilités d'accueil ont imposé ces zigzags à travers la péninsule. Peu importe, les distances sont courtes, et les trajets toujours intéressants et variés. Dans l'immédiat je vais longer la côte jusqu'au monastère le plus proche, Iviron, d'où je devrais pouvoir prendre un minibus pour la suite du parcours, environ trente kilomètres. Passé l'*arsana* et une grève, le chemin est à chercher dans les broussailles, et ce sera le cas à plusieurs reprises dans ce tronçon.

Souvent au plus proche de la côte, parfois les pieds dans l'eau, le parcours est sauvage, d'autant qu'il vente fort, projetant de belles vagues. Quelques tours abandonnées, d'anciennes *arsanae*, jalonnent le trajet. A l'une d'elle, je m'apprête à monter l'escalier de bois accroché à l'une des hautes façades. Dans le vent, j'entends de puissants : Οχι !Οχι! Οχι! Un gros moine, barbe blanche éparpillée par le vent, jailli sur la galerie supérieure, m'enjoignant de passer mon

1. Dans l'église orthodoxe une laure est un monastère où les moines vivent en ermites, ne fréquentant le monastère que pour les principaux services religieux. C'est aussi le titre donné aux grands monastères, à ceux ayant une importance particulière.

chemin, au large. Peut-être est-il l'*arsanaris*[1] de Koutloumousiou[2] . La lecture attentive de la carte[3] me laisse croire que je serais à ce point de la côte. Ou alors aurais-je empiété de manière impie sur le territoire d'un irascible ermite ? Malgré le regard positif que je m'efforce de porter sur ces lieux et ses habitants, je constate qu'il y a une belle majorité de renfrognés parmi ces moines, apparence accentuée par leur tenue sévère, ces barbes envahissant les visages, sourcils souvent froncés sur joues creuses. On comprend qu'il y a à l'encontre du visiteur la volonté de garder distance, de rester dans la ligne de leur retraite, de ne pas se laisser distraire de leur immersion en religion. Mais il y a aussi la dureté de cette vie in-humaine, au sens propre, et toutes les frustrations et les peines qui peuvent en découler. L'Athos, ce n'est pas la Maison du Bonheur, la contrition est sa règle[4].

Je m'octroie une halte, me pose sur un rocher, à mi-distance de deux de ces cités monastiques hors du temps. A gauche Stavronikita, à droite, Iviron. Mâchouillant une barre de céréale, je médite. L'aspect historique des lieux, cette survivance de Byzance, est passionnant, c'est indiscutable. Au mieux, je considèrerais l'Athos comme un *open air museum*, à grande échelle, consacré à Byzance. Quant au choix des hommes qui sont installés ici, il m'est irrévocablement incompréhensible. Comment des êtres humains nés dans le XXe siècle, majoritairement en Europe, peuvent-ils s'enfermer dans des croyances et superstitions moyenâgeuses ? Comment peuvent-ils se contraindre à des règles de vie contre-nature ? Comment peuvent-ils consacrer l'essentiel de leurs capacités intellectuelles à des activités ésotériques nocturnes, dans de sombres et tristes églises ?

---

1. Responsable de l'*arsana*. Chaque moine assume une charge spécifique, généralement changeante, à moins qu'elle ne requière quelque compétence spécifique. Les noms méritent d'être cités, ils sont significatifs de la vie du monastère : *anagnostis* : orateur des lectures édifiantes à l'église et au réfectoire / *archondaris* : assure l'accueil des hôtes / arsanaris : surveille l'activité du port du monastère / *diocharis* : cantinier / *ecclesiarchis* : prépare l'église pour les offices / *hagiographos* : peint, entretient et nettoie les icônes / *kambanaris* : annonce les offices au son de la simandre / *kipouros* : jardinier / *maghiras* : cuisinier / *pneumatikos* : père spirituel, conseiller / *portaris* : portier / *typikaristos* : maître des cérémonies qui prévoit le déroulement des chants et des célébrations / *trapézaris* : chargé du réfectoire / /*skévophylax* : trésorier / *vadonaris* : chargé des mules et du transport / *vivliophylax* : bibliothécaire.

2. Le monastère de Koutloumousiou est situé à dix minutes à pieds de Karyes, le chef-lieu. Il est donc parfaitement desservi par la route, goudronnée dans cette partie de la République. On peut donc raisonnablement imaginer que son *arsana* est désaffecté.

3. La carte la plus précise reste celle conçue par Reinhold Zwerger, un Autrichien passionné de l'Athos, qu'il a parcouru à maintes reprises entre 1981 et 2001. Ce document au 1:50'000, parfaitement élaboré pour la randonnée pédestre est assorti d'un petit guide fort utile, plein d'informations et commentaires pertinents. L'auteur est décédé il y a peu, et ce sont ses descendants qui assurent la distribution de l'ouvrage, quasi au prix coutant de la production. Bel exemple d'engagement utile. Une carte «commerciale» a été plus récemment éditée en Grèce. Basée sur le graphisme d'une carte routière, elle n'est que de peu d'intérêt.

4. Deux ouvrages éclairants sur les difficultés de la vie du monachisme athonite :
Vassilis Alexakis : Ap. J.-C. Edit. Stock, Paris, 2007.
Alain Durel : La presqu'île interdite. Initiation au Mont-Athos. Edit. Albin Michel, Paris, 2010/2014.

Sur ce plan, c'est le paroxysme de l'obscurantisme. Cette recherche forcenée de l'élévation spirituelle est un abandon, un retrait volontaire de la société humaine, tout autant qu'une négation des capacités intellectuelles de l'homme.

Les motivations en sont certainement les plus diverses, mais il y a, en tous les cas, de l'égoïsme et/ou de la faiblesse, voire de la lâcheté. D'autant que l'orthodoxie ne se soucie pas de l'homme, elle ne prône que son abandon à Dieu. C'est bien ce que me disait le Père Isaie, il y a quelques jours à Simonos Petras, il a trouvé dans l'orthodoxie «la transcendance». Foi en Dieu, déni de l'Homme. La religion, dans cette acceptation, ne sert en rien le «progrès» de la vie sur terre. Le regard porté, au loin, à l'est, je réalise ce qu'il s'y passe, actuellement. C'est aussi une terre des premiers chrétiens, et il y a quelques jours je postais sur mon blog une photo commentée de la belle ruine de l'église de Saint Siméon Stylite (un autre «fou de Dieu»), au nord de la Syrie. Ce Levant à feu et à sang, qui vit la naissance de l'agriculture, les premières cités cosmopolites, là où sont les racines profondes de la civilisation occidentale, est en cours de destruction. Il y a de quoi être, très largement, désabusé sur l'homme, et ses sociétés. Alors, évidemment, prendre définitivement distance, de manière forte, c'est une voie envisageable - éventuellement.

Et si on mettait tous les hommes dans des monastères, la Terre, la Nature, s'en porteraient beaucoup mieux. Tiens, une idée pour Les Verts. C'est vrai que l'impact des monastères sur l'environnement est minimal, et randonner à l'Athos surpasse les plus beaux «itinéraires nature». Les cultures vivrières strictement nécessaires à la frugale alimentation - jardins potagers, vergers et oliveraies - sont groupées, adjacentes aux monastères. Le couvert végétal et constitué de maquis où les botanistes trouvent des plantes endémiques disparues ailleurs en Europe, et de belles forêts, modérément exploitées. Le «confort» (qui doit être, ici, considéré quasi pornographique), n'est accepté qu'à dose homéopathique. Le gouvernement grec avait proposé de relier la république athonite au réseau électrique public, cela a été refusé; chaque monastère produit son électricité. On voit passablement de panneaux solaires sur les dépendances, et l'éclairage à lampes à huile et chandelles est dominant dans nombre de monastères. La consommation d'énergie fossile doit être très réduite. On cuisine au bois, l'eau chaude sanitaire ne coule pas abondamment, et le chauffage au cours des rudes hivers venteux doit être minimal, lorsqu'il y en a. Les infrastructures, réduites au minimum, - quelques routes non goudronnées, un peu de téléphonie, un service postal central pour tous les monastères - pourraient constituer une référence pour les écologistes purs, les zélateurs de la décroissance.

Par quelques' uns de ses critères d'évaluation, l'UNESCO, dans sa Liste du patrimoine mondial, décrit l'état des lieux de la manière suivante :

Critère (v): L'idéal monastique a fossilisé, au Mont Athos, des habitats humains traditionnels, représentatifs des cultures agraires du monde méditerranéen et devenus vulnérables sous l'effet des mutations de la société contemporaine. Le Mont Athos est également un conservatoire d'architecture vernaculaire, de traditions agricoles et artisanales.

Critère (vii): L'interaction harmonieuse des pratiques agricoles et forestières traditionnelles est liée à la stricte observance des règles de la vie monastique au cours des siècles, ce qui a eu pour conséquence l'excellente conservation des forêts méditerranéennes et de la flore du Mont Athos.

Après le cérébral, retour au physique. Lacer les chaussures, remettre le sac sur le dos, et reprise de l'itinéraire dans ce paysage sauvage. Le ciel se couvre, de lourds nuages gris plomb s'amoncellent, le vent fraîchi, l'ambiance est sévère au débouché du chemin au-dessus de l'*arsana* d'Iviron. Vaste installation, il y a justement une scierie, d'importants tas de troncs soigneusement débités et rangés, des ouvriers au travail à peine abrités des vagues derrière une basse ligne d'enrochements. L'exportation de bois constitue certainement une source de revenus pour les monastères[1]. La route côtière passe ici, et j'espère pouvoir prendre le minibus pour Megistis Lavra. Je tente l'approche d'un longiligne Père qui a le nez dans son smartphone pour m'enquérir de l'horaire. Réponse vague et distante; peu collaborant, ce moine. J'en concluss que le mieux est de remonter, à pieds, sur Karyes, tête de lignes des minibus. Une heure de marche, j'en ai le temps, à condition de ne pas me perdre dans les méandres du monastère. Je vais donc me contenter de vues extérieures de la façade côté mer; dommage, car Iviron est l'un des monastères majeurs de l'Athos. Une longue muraille à redents, dominée d'un couronnement de deux étages de cellules. Au-dessus, le ciel toujours plus lourd, devant une prairie rase, vert vif.

J'attaque la route vers Karyes. A peine quelques centaines de mètres un pick-up s'arrête à ma hauteur : un véhicule du monastère, un moine au volant, et à son côté celui de tout à l'heure. Dans la geste traditionnelle des autos-stoppeurs de la Route US66, je balance mon sac et monte, plus ou moins prestement, sur le plateau - est-ce bien raisonnable, à mon âge ?...Un compère fera de même quelques kilomètres plus loin; le stop se pratique naturellement ici. Je «gagne» du temps, que j'aurais préféré «dépenser» au monastère; regrettable. Tôt donc à Karyes, le temps d'un casse-croûte dans l'une des petites tavernes, un peu de photo de l'ambiance dans ce «hub» de minibus, où les choses sont organisées à la grecque - mais ça marche, une fois décodé. Retard de 45 minutes au départ de plusieurs véhicules qui vont se suivre, passage devant Iviron.

---

1. Les monastères tiennent leurs revenus des domaines qu'ils possèdent en divers lieux et pays, mis en fermages, les *metochie*. Et ils ont des activités commerciales, parfois étonnamment peu religieuses, dans l'immobilier par exemple. Pour ceux dépendant d'églises autocéphales, ils obtiennent des subsides. Viennent s'ajouter des dons, d'importance variable.

Les véhicules sont pleins, je n'aurais eu aucune chance d'y monter si j'avais attendu ici. La route se transforme rapidement en piste tortueuse, des virages secs, raides et brusques montées et descentes, franchissement de petites gorges rocheuses. Ce sont à l'origine des pistes muletières, juste un peu élargies pour des véhicules 4x4. Pittoresque. Je reconnais l'habileté du chauffeur, que je retrouverai pour un autre déplacement. Des chantiers sont cependant en cours, dans quelques temps il y aura vraisemblablement une «vraie route».

Arrivée vers les 16:45, vaste esplanade, devant un héliport. Sur un des bâtiments annexes flottent les drapeaux grec et byzantin, il y a un poste de police. C'est le bout de la péninsule, les autorités grecques sont présentes. Le ciel est toujours plus gris, de lourds nuages semblent bloqués contre les flancs du Mont Athos, invisible. Quelques gouttes de pluie. Je m'écarte rapidement du mouvement général qui va vers l'entrée du monastère, pour en faire d'emblée le tour, sac au dos, pendant que l'éclairage se prête encore à la photo. Je crains en effet, si je pénètre dans l'enceinte, d'être pris en charge par l'*archondaris*, qu'il m'envoie *illico presto* à l'église - et le reste de la journée foutu...

Vaste et austère structure, compacte et régulière de l'extérieur, un quadrilatère de murailles défensives scandées d'une douzaine de tours, suivant la pente en direction de la mer. Megistis Lavra[1] est le plus ancien des monastères, le premier dans la hiérarchie. L'un des plus vastes aussi. Il a subi évidemment nombre d'adjonctions et transformations, et ce n'est pas fini. D'importants travaux sont en cours, à l'extérieur où des corps de cellules sont en piètre état, et à l'intérieur. Je franchis finalement la porte d'entrée, les espaces sont vides, tout le monde est au *katholikon*. Je pose finalement mon sac sur un banc, et fait un tour. Des corps de bâtiments de toutes époques, l'ensemble est peu ordonné, hybride, il manque de grandeur. Impression générale aggravée par de nombreux chantiers en divers secteurs, la sérénité en est altérée. Je conçois que «l'image architecturale», la «valeur d'ensemble[2]» n'est pas la première préoccupation ni des moines ni des pèlerins, mais c'est la mienne.

---

1. Les vingt monastères qui constituent le cœur de la communauté sont classés hiérarchiquement :

1. Monastère de la Grande Laure - Μεγίστη Λαύρα
2. Monastère de Vatopedi - Βατοπέδι
3. Monastère d'Iveron - Ιβήρων
4. Monastère de Hilandar - Χιλανδαρίου
5. Monastère de Dionysiou - Διονυσίου
6. Monastère de Koutloumousiou - Κουτλουμούσι
7. Monastère de Pantocrator - Παντοκράτορος
8. Monastère de Xeropotamou - Ξηροποτάμου
9. Monastère de Zographou - Ζωγράφου
10. Monastère de Docheiariou - Δοχειαρίου
11. Monastère de Karakallou - Καρακάλλου
12. Monastère de Philotheou - Φιλοθέου
13. Monastère de Simonopetra - Σίμωνος Πέτρα
14. Monastère d'Aghiou Pavlou -Αγίου Παύλου
15. Monastère de Stavroniketa - Σταυρονικήτα
16. Monastère de Xenofontos - Ξενοφώντος
17. Monastère de Gregoriou - Οσίου Γρηγορίου
18. Monastère d'Esphigmenou - Εσφιγμένου
19. Monastère de Panteleimon - Αγίου Παντελεήμονος
20. Monastère de Konstamonitou - Κωνσταμονίτου

2. Valeur d'ensemble : l'un des critères qualitatifs utilisés dans l'appréciation des ensembles architecturaux classés.

J'en viens à presque regretter d'avoir inclus ce monastère à mon itinéraire, le plus éloigné sur la carte de la péninsule. Mais Megistis Lavra, pour sa valeur historique et religieuse, est un *must* d'un voyage à l'Athos. Positivant, je découvre d'intéressantes parties d'architecture typiquement byzantine, comme, aussi, l'un des plus beaux ensembles que je verrai *katholikon / phiale / trapeza*. Sous l'angle religieux, les trois éléments majeurs, l'église, le kiosque couvrant la fontaine où l'on bénit les eaux - ici le plus grand et plus ancien de l'Athos -, et le réfectoire. Ils sont tous trois imposants, dans des rapports de volumes comme de proximité parfaits complétés de deux vénérables cypès, dont l'un partie intégrante de l'histoire de monastère.

L'ensemble des bâtiments suit la pente générale du terrain, dans un étagement naturel; il n'y a pas de terrassements ou remblayages artificiels. Je pénétrerai finalement dans l'église, un employé laïc de l'*archondaris* m'a repéré, il m'a enjoint d'aller m'inscrire sur le registre des arrivants, sans oublier de faire de même pour le bus de demain. Le tout est sur une belle galerie meublée *alla turca*[1], desservant le *grapheion* fermé pour cause de service religieux.

Ces vêpres sont assez prenantes, les proportions de l'église généreuses, il n'y a pas ce sentiment de confinement ressenti ailleurs. De beaux chants vont accentuer l'impression de profondeur spatiale. Déploiement de fresques de Theophanes, amples compositions. Très fort effet de continuité, alors que les éléments architecturaux - murs, piliers, voûtes - sont séparés par de larges espaces, on a l'impression d'être immergé dans un tout, solide. La relation ici entre le plein et le vide semble inversée.

Au réfectoire, vaste, articulé sur un plan en croix aux courtes ailes, encore de magnifiques fresques, toujours par des peintres de l'Ecole crétoise. Pendant le repas, je tente d'en voir le maximum, mais je suis limité dans mes mouvements par la discrétion et le recueillement qu'impose la cérémonie. Car le repas, est, aussi et encore, un moment de concentration spirituelle. Le réfectoire est plein, nous sommes bien une centaine de personnes. Les moines sont minoritaires en nombre, à l'écart dans l'aile qui leur est réservée, installés hiérarchiquement sur un dispositif d'estrades, que j'aimerais voir...

J'attends la fin de la sortie de cette foule silencieuse, et reviens en demandant aux novices qui débarrassent les tables si je peux jeter un coup d'œil aux fresques. On m'adresse au *trapézaris* qui me répond sèchement : *«Just a look but no photo»*. Bref coup d'œil donc, à ces scènes de La Scène qui s'enchaînent comme les cases d'une BD, une sacrée BD.

---

1. Allusion aux origines ottomanes de l'essentielle de l'architecture vernaculaire en Grèce.

C'est magnifique, d'autant qu'en contraste le bas des murs est chaulé de blanc, et qu'une astragale «rouge byzantin»[1] court sur tout le pourtour de l'espace.

Changement brutal d'ambiance pour la nuit. On m'attribue un lit dans le couloir d'un dortoir encombré. Nous sommes une douzaine, 40 cm entre les lits. Je suis à proximité d'un groupe agité, des Roumains de Timisoara, qui vont s'avérer sympathiques, une fois que j'aurai renoncé à vouloir dormir tôt. Babillages terminés, une polyphonie de ronflements va scander la nuit. Ambiance de cantonnement, effluves compris.

Monastère de Megistis Lavra. L'entrée du réfectoire, à doite parties du *phiale* et du cyprès millénaire.

1. Le même rouge que celui des enduits extérieurs des katholikon. Pour référence deux données de l'article Wikipédia sur «Rouge byzantin»: RAL rouge pourpre 3004 pour les familiers des teintes en architecture, et CMJN 0%, 74%, 67%, 58% pour les amateurs de colorimétrie en photographie et imprimerie.

17 octobre

Réveillé tôt - mais on l'est toujours à l'Athos - je m'échappe de la chambrée pour finir de boucler mon sac dehors, à l'air pur. Bref passage au *katholikon*, il y a encore peu de monde à cet *orthros*, et il n'y a pas la ferveur ressentie aux vêpres d'hier soir. Atmosphère sépulcrale, je m'en éloigne, quitte le monastère, pour aller au stationnement des bus. Pour objectif Vatopedi au nord est, avec transit à Karyes, la plus longue étape par la route de ce tour. Nourrissant quelques doutes sur la fiabilité des horaires et réservations des minibus, je suis parmi les premiers voyageurs en attente. Six heures du matin, nuit d'encre. Progressivement, venant du monastère, des groupes de lampes frontales en mouvement, comme des cordées au départ d'un refuge alpin. D'autres ascensions, pour d'autre élévation. Craintes infondées, départ dans l'horaire à 6:45, cinq minibus, des places pour tous. Premiers kilomètres de nuit, les chauffeurs connaissent tous les pièges de cette rude piste, et ils ne ménagent pas leurs véhicules; ça grince d'un peu partout, passagers secoués. Halte à la «source sacrée» de Afanassios, son eau guérit tous les maux; l'Athos, lieu de toutes croyances et superstitions confondues. Tout le monde descend, on va remplir des bouteilles, on se photographie au smartphone.

A Karyes, je retrouve le joyeux groupe des cinq Roumains. Ils vont aussi à Vatopedi, le bus part à 13 h, nous avons du temps. On baragouine fastidieusement entre anglais et italien. Ils ont pour leader un grand gaillard de deux mètres, une baraque. Serbe de Croatie, morphologie caricaturale, accentuée par son look : crâne rasé, vêtu de noir, large ceinturon. Originaire d'Osijek en Slavonie orientale, il a connu, jeune, le pire de la guerre croato-serbe. Désabusé et pessimiste quant à l'avenir de ces pays, il a émigré en Roumanie, s'y sent bien, possède un restaurant. On m'incorpore au groupe pour former le contingent d'un taxi-bus, que l'on réserve. Beaucoup de monde pour Vatopedi, nous sommes un samedi, les offices religieux du week-end y sont prisés. La suite du trajet du jour en principe planifiée, c'est le moment de visiter les environs de Karyes. Selon le confortable usage, je laisse mon sac à dos parmi d'autres contre la devanture de la taverne, une totale confiance règne ici.

Le monastère de Koutloumousiou est à un petit quart d'heure du centre de la bourgade. De grande élégance dès ses abords soignés, méticuleusement entretenus et fleuris, il n'y a pas d'austérité apparente, marque, d'ordinaire, des monastères. Presque «trop joli», il pourrait être un lieu culturel séculier charmant. Calme absolu, personne sauf deux moines souriants croisés sous le portique d'entrée. C'est pourtant, on me le dira plus tard, l'un des monastères où la règle est stricte. Par exemple, l'higoumène ne veut pas entendre parler d'un *giftshop* dans ses murs, source de revenus dans de nombreux monastères. Entré par le portail amont du domaine, j'en ressors à l'aval.

De là s'amorce un beau vallon verdoyant qui va en s'élargissant, au loin à l'est l'Egée vibrillonne de reflets argentés. Espace rural cultivé et habité, des *skatae* sont éparpillées sur les douces pentes des flancs. Cultures naturellement étagées, d'anciennes oliveraies, autour de modestes bâtiments hybrides. Quelques petites coupoles de chapelles ici ou là rappellent que cette ruralité, d'apparence séculière, est tenue par des religieux. Ces moines, travaillant la terre et ses produits sous le soleil de Grèce, doivent être plus «humains» que ceux qui se consacrent exclusivement à la prière, à la lueur de maigres bougies. Un chemin engageant s'amorce au talweg du vallon, c'est certainement l'un des beaux parcours pédestres sur ce versant. Il conduit à l'*arsana* de Koutloumousiou, devant laquelle je passais il y a deux jours. Il faudrait plus de temps à l'Athos, ce n'est pas le cas. Je remonte vers le bourg, le traverse, pour aller voir, sommairement, l'antithèse architecturale de Koutloumousiou, la Skete de Aghiou Andreou. Fondé au XIXe siècle, sa construction financée par le tsar, c'est le second monastère russe à l'Athos. Vaste, monumental, imposants clochers, classé *skete* parce que réalisé tardivement. Il ne pouvait venir s'additionner aux vingt Saints Monastères / Ιερά Μοναστήρια; on ne transige pas avec les règles millénaires. Si l'organisation générale, le plan, sont typiquement athonites, qu'il y a persistance d'éléments byzantins dans l'architecture, l'esthétique, l'ornementation sont de veine russe. A vrai dire pas très beau, surtout impressionnant par la taille. Le *katholikon*, par exemple, est l'un des plus grands de l'Athos, après, j'imagine, celui de Panteleimonos, le grand monastère russe. Retour au bourg, le temps d'un tout chaud *tiropita* et d'une bière bien fraiche, petit plaisir gustatif, banni de la cuisine des monastères.

Le trajet vers Vatopedi me déstabilise. Malgré mes deux cartes sur les genoux, mon sens de l'orientation, reconnu à la ronde (!), je n'arrive pas à comprendre la route. Il y a, dans deux virages, des vues furtives sur une baie que je ne situe pas. Il se peut que l'entrelacs des pistes, dans cette topographie chahutée, ne soit pas correctement reporté sur les cartes. Mais je réaliserai aussi, plus tard, que la perception des distances à l'Athos est bizarre. L'absence de repères traditionnels dans l'environnement, où, alors, l'effet de cette surdose de spiritualité qui domine les lieux...Arrivée sur une grande place minérale, un vaste kiosque en son centre, une citerne ouverte contre le flanc de la muraille, et l'entrée par une légère rampe en courbe. Comme pénétrer dans une cité fortifiée du Moyen-Age. Beaucoup de monde, il règne une atmosphère de village, si ce n'est l'absence de femmes et d'enfants, qui font partie, d'ordinaire, du paysage (sic). De hauts bâtiments en ordre contigu, entrecoupés de tours défensives, constituent l'enceinte extérieure. Une large place trapézoïdale en pente s'évase d'amont en aval, vers un axe transversal donnant vers une autre place, celle, centrale, où sont disposés, en toute bonne hiérarchie, la suite *katholikon / phiale / trapeza*.

Dès l'entrée, marquée d'un portique à coupole, l'organisation est abordée avec sérieux. Les services du *portaris* sont installés dans une loge vitrée, surélé-

vée, les moines de service communiquent via un interphone. L'*arkondaris*, c'est toute une administration installée à l'étage. Un bureau avec un comptoir d'accueil, des ordinateurs, un central téléphonique, des talkies-walkies de communication entre les moines du service. L'*archontariki*, un vaste hall meublé de grandes tables couvertes de verres d'eau, d'ouzo et de plats de loukoums, dans lesquels les hôtes piochent allègrement. Des moines assurent le réapprovisionnement régulier, comme à l'heure du buffet dans un Club Med'. D'autres moines circulent pour vérifier les *diamonitirion*, prendre les noms, en vue de la répartition de tous ces gens pour la nuit. Il règne une certaine fébrilité chez les moines, j'entendrai articuler le chiffre de huit cents visiteurs. On m'intègre au groupe des Roumains, l'ambiance est détendue, des plaisanteries fusent, le moine qui nous escorte sourit, c'est rare en ces lieux. Tous les espaces habitables sont envahis de lits d'appoints, chacun avec le set standard drap/couverture/oreiller/serviette. Nous nous trouvons dans les dégagements et couloirs d'un étage de chambres attribuées prioritairement à des visiteurs religieux. La nuit s'annonce pénible. Le temps de changer de chaussures, il y a le long service religieux d'avant le repas. Je suis le mouvement, mais, comme à mon habitude, je reste en arrière dans l'église, à gauche de la porte. Un moine viendra, en cours de service religieux, me demander : *«Where are you from ?»*. Il m'invite à me mettre plutôt à la droite de la porte, en me tapotant amicalement l'épaule. Bon, c'est connu, les Suisses sont majoritairement à droite, mais je crois qu'il y a une plus ecclésiastique raison. Je verrai en effet, plus tard, que des moines viennent, progressivement, s'installer sur la gauche. Il faudrait, pour les - rares ? - ignorants visiteurs dont je suis, un *vademecum*. Beaucoup d'allées et venues pendant cet office. Des gens de toutes part, de toutes tenues[1] . Des religieux de tous âges et provenances de l'orthodoxie, avec des variantes dans les soutanes, les coiffes. Quelque vénérable ancien - *hiéronda, pneumatikos*[2] - en pantoufles, au trajet depuis longtemps circonscrit entre cellule/église/réfectoire, au bras prévenant d'un plus jeune. Aussi quelques adolescents - entre fierté et contrition -, certains portant déjà soutane; Vatopedi comprend l'un des importants séminaires de l'église orthodoxe grecque.

L'organisation va atteindre ses limites lors du repas. L'antique et vénérable *trapeza*, bien que vaste, ne peut contenir tous ces gens. Tel un troupeau, on nous déplace d'un lieu à l'autre dans l'enceinte, au gré de l'aménagement improvisé de salles diverses en réfectoire. En queue de peloton, je vais finalement me trouver avec un groupe de Russes à la pêcherie de l'*arsana*. Ambiance laïque, souvenir de quelques tavernes populaires que nous fréquentâmes autour d'Athènes dans les années 1960.

---

1. Toutes tenues des visiteurs, mais toujours pantalons longs, chemises à manches longues, et pas de sandales sans chaussettes. Une extrême pudeur est imposée.

2. *Hiéronda* : ancien, supérieur, *pneumatikos* : père spirituel, confesseur.

Je tente sans succès quelques mots avec mes voisins de table aux visages fermés, qui bâfrent, vident les plats, et s'emparent du pain par poignées. Court moment de «récréation», quelques vues du site de l'*arsana*, un ensemble de bâtiments soulignant le fond de la baie. Un port grec comme des milliers d'autres, diverses installations, un poste de police, des travaux de génie civil pour un nouveau quai, et de maintenance sur une grosse barge. Passage au *giftshop*, ouvert, c'est le moment d'acheter des souvenirs, comme dans n'importe quel ordinaire voyage touristique. Bel espace sur plusieurs demi niveaux et galeries, parquets de bois ciré, agencement de belle ébénisterie. Et foisonnement de bondieuseries kitschissimes. Des icônes de production industrielle aux couleurs criardes et vernis synthétiques, de toutes tailles pour toutes les bourses, de la verroterie, des breloques de plastique, chapelets et *komboskini*[1] de qualités variables. De la littérature religieuse, généralement dans des éditions aux reliures soignées, et aussi de la musique. Le lieu où acheter quelques CD de cette magnifique musique liturgique aux origines byzantines, conjuguant de subtils écarts diatoniques et chromatiques; entre Orient et Occident, source à laquelle s'abreuvent Pärt et Savall[2]. Aussi pour Françoise, restée au foyer familial, un sceau à prosphore[3], qui viendra trouver place dans la collection des instruments de «cuisines du monde».

L'heure vient de se retirer pour la nuit, le silence est de rigueur. Je vais retrouver ces rustres russes, ils occupent les lits derrière moi, j'ai la tête dans leurs chaussettes. Une citation me revient, je la retrouve dans ma bibliothèque : *(...) Le communisme a détruit toute forme de bienséance dans notre population, déplorait-elle, tout ce que pourrait appeler le savoir-vivre, le tact, les bonnes manières. Dans la vie quotidienne, malgré toute leur cordialité et leur générosité, nos compatriotes sont d'une invraisemblable grossièreté. Ils sont grossiers parce qu'ils ne savent pas comment se comporter, ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'il faut faire ou ne pas faire en société (...)*[4].

Mais, heureusement, La nuit selon l'horaire de l'Athos[5] va être courte, dominée par la Grande Liturgie du dimanche.

---

1. Komboskini : bracelets en corde cirée, gri-gri religieux typique du Mont-Athos.

2. Arvo Pärt, compositeur estonien contemporain. Chrétien orthodoxe, il s'inspire largement de la tradition chorale de sa religion. Jordi Savall, catalan, musicien, chef d'orchestre, musicologue et producteur de disques. L'un de ses albums titré Orient - Occident offre une palette étincelante des deux univers musicaux.

3. La prosphore est le pain de la communion dans les églises d'Orient. Le rituel implique la division du pain par le prêtre officiant, le sceau en marque les parties. La tradition grecque et athonite a recours à la grande prosphore, d'un diamètre de quelques 13 cm. Le sceau est gravé de profondes incises inversées, selon un canon graphique précis.

4. Karl Markus Gauss : L'incessante migration. In : Odessa Transfer. Chroniques de la Mer Noire. Edit. Noir sur Blanc, 2011.

5. Horaire de l'Athos : les monastères suivent « l'heure byzantine», soit l'heure solaire, variant selon les saisons : 0 heure correspondant au coucher du soleil.

Ce service va commencer à peine plus d'une grosse heure après la fin des vêpres soit vers les 20 heures le samedi, pour conclure aux environs de 3 heures le dimanche matin. L'église se remplit rapidement de nombreux fidèles, simultanément à la montée de l'intensité du service.

Malgré toute la distance que je m'oblige à conserver à l'encontre de la religion, de toutes les religions, je suis impressionné par l'élan de spiritualité qui se dégage de cette assemblée. Ces hommes debout, serrés les uns aux autres, en cercle vers le centre de l'église, dans cette liturgie d'une extrême complexité[1]. Les rites se succèdent, certains simultanément, les officiants se déplacent en divers lieux de l'église, des chapelles, se signent, présentent la croix, des chasses, bénissent; fumées d'encens. De mon sacrilège point de vue laïc, je me contente d'analyser ce rite sur sa scénographie. Je découvre une dynamique, une occupation de l'espace, et une projection vers l'auditoire, vocabulaire que j'emprunte à l'opéra. Les éclairages, la lumière : que des bougies, que des chandeliers, de toutes tailles et matières, verres et métaux ouvrés, des reflets multiples, des brillances graduées. Et du mouvement aussi. Sporadiquement des chandeliers descendent, puis remontent dans les hauteurs des coupoles : «spatialité de la scénographie». Point culminant, le grand *polyéléos* / πωλιελεως, le lustre central, cette structure métallique plaquée or aux multiples chandelles, suspendue au-dessus du cœur de l'église, est mise en mouvement rotatif. Simultanément deux grands lustres latéraux sont, eux, balancés, en accord rythmique. Tout se déroule évidemment *a vista*, autant de moines dévolus à ces actions, dans un scénario ancestral. Et les chants, la musique, la seule musique : les instruments sont bannis dans l'église orthodoxe. Les chants interviennent progressivement au cours de l'office, pour monter en intensité, atteignant, au-delà de la fonction de prières chantées, une qualité musicale évidente. Le chœur est en deux parties, de part et d'autre de la croix grecque du plan, deux groupes de moines, nombre variable et évoluant, assemblés en cercle autour d'un étroit pupitre / lutrin éclairé à la bougie. Un récitant passe d'un cœur à l'autre, dirigeant l'ensemble.

Il y a une dimension hypnotique à cette cérémonie, la ferveur des fidèles est palpable, et je ne résiste pas à me faufiler parmi eux, me faisant petit, pour vivre, un court moment, cette densité d'attention, cette polarisation des esprits. Puis je me retire, tout aussi discrètement. Bien que ne partageant pas leur croyance, je voue un profond respect à ces hommes, capables d'une telle attention dans le spirituel. Et pour les plus fidèles d'entre eux, sachant à quels moments se signer, se prosterner dans la juste posture. Le service dure, je suis un peu perdu dans ce monde, je me retire pour tenter de dormir quelques heures.

---

1. Au gré de mes recherches sur Internet, je trouve une nomenclature du déroulement de la Grande Liturgie, qui comprend 22 phases, impliquant tour à tour, parfois simultanément, les divers membres du clergé, le diacre, le chœur.

Je trouve un grabat dans le coin d'une entrée, échappant à l'atmosphère prégnante du «secteur russe».

Entendant les chants s'amplifier, je me relève, je vois qu'une étroite fenêtre a été ouverte dans l'abside droite du *katholikon*. Derrière cette fenêtre à larges barreaux, je suis à trois mètres du cœur, l'higoumène, installé sur une cathèdre, est à cinq, six mètres sur la gauche. Situation privilégiée, mais je n'ose tenter de photographier. Non, je ne serai pas *paparazzo* à Vatopedi. Le cœur évolue au gré de la musique, des moines viennent s'ajouter ou se retirent en arrière du cercle. Défilé d'ecclésiastiques, moines et fidèles qui viennent baiser la main de l'higoumène, coiffé d'une tiare, revêtu d'un somptueux surplis, appuyé sur une canne au pommeau ouvragé. Tout se déroule dans un apparent désordre, dans un contenu tohu-bohu. il n'y a pas la rigidité, le formalisme d'une messe catholique organisée dans la géométrie euclidienne d'une nef latine, sans parler de nos barbants cultes protestants. C'est complexe, foisonnant, compliqué; c'est byzantin.

Monastère de Vatopedi

18 octobre

Passant hier aux bureaux de l'*arkondaris* pour m'enquérir de l'horaire du bus de ce matin direction Daphni, l'un des moines indique après le service religieux; à 10:30 veut bien me confirmer un autre; dans les monastères, l'heure importe peu, les services religieux dictent le rythme de la vie. Tant pis pour les horlogers suisses. Après une courte «mi-temps», il y a donc cet autre service religieux, commencé peu avant le lever du jour. Quittant assez tôt ces couloirs encombrés de ronfleurs orthodoxes, je vais, tant qu'à faire, assister, de loin, à ces mâtines, cet *orthros*. Le long narthex ouvert est pourvu de bancs de marbre, formant socle à la façade couverte de fresques. Je m'y installe, assez proche des portes grandes ouvertes, je suis de l'oreille le déroulement du service, furtifs coups d'œil de temps en temps. Un peu rassasié, ma curiosité est émoussée.

Service terminé, le bref repas auquel je ne vais pas. Les bagages des pèlerins s'accumulent un peu partout, tout ce monde va partir, beaucoup en bateau, d'autres en véhicules. En l'attente du départ du bus, les gens devisent, fument - on fume encore beaucoup dans les Balkans. Assis sur le banc qui entoure le *phiale*, j'observe, à distance, un adulte et un jeune garçon joufflu, attifé d'un habit de séminariste, baskets éculées aux pieds. Je n'entends rien de leur dialogue, je crois qu'ils parlent grec. Des attitudes de l'un et l'autre, j'imagine qu'il puisse s'agir d'un père et son fils, semble-t-il peu heureux de son sort. *A contrario*, deux adolescents plus âgés, portant soutane et *skoufos*[1] paradent, gesticulent en effets de manches, menton relevé, affirmant avec fierté leur récente entrée en religion.

Bus direction Daphni. Je demande la halte à la jonction du chemin pour le monastère de Xiropotamou, situé en balcon à quelques kilomètres au-dessus du port. Journée bienvenue de calme, de solitude, après la densité du passage à Vatopedi; non dénué, je l'avoue, de quelques émotions artistico-spirituelles. Un large et horizontal chemin de terre mène au monastère, quelques chevaux libres broutent le bas-côté, en perspective sur le rivage, Daphni. Puis un dallage soigné, des barrières diverses, un sas-guérite de bois, séparation des accès véhicules et piétons, l'entrée à Xiropotami fait très institutionnel. Une oliveraie répand ses fruits sur le dallage, un beau mur de soutènement en pierre de taille reçoit la structure d'une généreuse treille. De larges emmarchements conduisent au kiosque et à sa fontaine, ces deux éléments d'accueil qui précèdent toute entrée proprement dite d'un monastère. Le temps de m'éponger le front - il fait déjà chaud sous le barda -, quelques photos d'extérieur, et je me présente au portier. Il m'autorise à photographier dans la cour, tout en me précisant que *«Now everybody is sleeping»*. Calme absolu en effet, pas âme qui vive apparente.

1. *Skoufos*, le couvre-chef en tuyau de poêle des orthodoxes grecs.

Les corps de bâtiments sont disposés de manière classique, sur un plan d'ensemble parfaitement orthogonal. Cette géométrie générale participe au caractère serein du lieux, amplifié par l'importance accordée à la verdure. L'ensemble de l'espace *intramuros* est en gazon, de nombreux massifs de fleurs et arbustes scandent les parcours. Tout est soigné, de belles menuiseries encadrent de larges vitrages de certaines salles du niveau inférieur, on perçoit une certaine modernité dans l'apprêt général. La littérature nous dit cependant que Xiropotamou abrite, parmi d'autres précieuses reliques, un fragment de la Vraie Croix - cette croix devait être gigantesque, considérant tous les lieux saints chrétiens de diverses obédiences qui prétendent en posséder un morceau...Ce sont toujours de ces croyances, ces mythes, qui me renvoient à mon scepticisme atavique.

Retour vers la route, et plongée dans un raide chemin qui se dirige vers la côte, en point de mire le monastère de Agios Panteleimon. Parcours charmant, bucolique, traversée de quelques étroites gorges sur d'anciens ponts de pierre, avant d'atteindre une petite plaine occupée d'une oliveraie, et arrivée sur le monastère. Ce sont les vues à distance qui sont les plus plaisantes, de la mer en premier lieu, comme vu à l'arrivée il y a quelques jours, et maintenant à travers les ramures de la végétation sauvage. L'arrivée depuis cet ancien *monopati* est assez rebutante, on tombe dans la zone de service de cette énorme ensemble, il y a des dépôts, des machines de chantier. Il faut tordre le cou pour apercevoir, en retrait sur la hauteur, les flèches des clochers typiquement russes. Il y encore un parcours fastidieux le long d'immenses bâtiments de style tout aussi russe, ou plutôt celui de casernes soviétiques.

La présence russe au Mont-Athos est forte d'une histoire mouvementée[1]. Dans leur volonté ancestrale d'accès aux mers chaudes, les Russes ont évidemment considéré leurs monastères comme une base avancée en mer Egée. Un premier monastère russe a été fondé au XIIe siècle sur les hauteurs au nord du site actuel, on en voit les ruines depuis la mer[2]. Occupé alternativement par des moines Serbes, Russes puis Grecs, au gré des péripéties de la Russie et de son église, c'est dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que le monastère actuel a été construit. Après un nouveau déclin, et sous le règne de l'archimandrite russe Makarios élu en 1875, la prédominance russe est définitivement reconnue. Le monastère connaît un boom démographique, passant d'environ 300 moines à plus de 2'000, en 30 ans. Au début du XXe siècle les Russes développent leur «établissement», avec de nombreuses infrastructures de loin pas toutes strictement religieuses.

---

1. Je dois à Sotiris Koikopoulos, à Thessalonique, qui a parfaitement organisé mon tour en contacts avec les autorités locales, un bon historique de la présence russe à l'Athos, dont j'extrais l'essentiel.

2. Ce site historique est en voie de réhabilitation, une petite communauté de moines s'y est installée, de loin on voit une toute pimpante chapelle, un petit bâtiment.

Des tensions naissent avec la Grèce, amenant à un épisode majeur, celui de l'expédition russe de 1913, lorsque le tsar Nicolas II «déploie sur zone» un navire de guerre. La Grèce réagit par sa marine, exprimant sa volonté de défense de ce qui est, malgré tout, partie de son territoire national. La Révolution en Russie, puis l'époque soviétique, ont mis en sommeil Panteleimon.

Sitôt l'écroulement de l'URSS et le réveil quasi simultané de l'église orthodoxe russe - *(...) le passé athée de la Russie semblait n'avoir été guère plus qu'un jour gris dans le long été orthodoxe (...)*[1] - le monastère a été repris en main. L'année dernière, le Président Poutine et une forte escorte sont venus en visite au Saint Monastère, chargés de nombreuses valises, exigeant qu'elles ne soient pas ouvertes par les douane et police grecques; on peut imaginer que ces bagages ne renfermaient pas que d'innocentes bouteilles de vodka. Panteleimon, lieu idoine pour «grandes oreilles» en Méditerranée.

Bref tour, c'est clinquant, rutilant, d'une froideur totale, et toutes photos interdites. Je ne ferai que passer, volant tout de même une vue ou deux, croisant quelques costauds qui ne répondent pas aux salutations. Ce sera le moins accueillant, comme le moins chargé de spiritualité, des monastères aperçus durant ce tour. On quitte le monastère par un dispositif de sécurité qui tient de la prison, murs de béton, barrières diverses, il y a certainement des caméras de surveillance planquées, c'est dans l'esprit de la maison.

Sorti des gravats du vaste chantier qui entoure le monastère russe, il y a à nouveau un parcours sympathique, sur un large chemin de terre, ouvert sur le paysage. La mer est présente en continu, dans un chaud éclairage de milieu d'après-midi. Cheminant direction nord, il y a à droite, sur les pentes, diverses *skatea*, dans des situations idéales. S'il n'y avait aucune contrainte religieuse, ce pourrait être autant de lieux de retraites parfaits, dans les senteurs du maquis, entourés d'oliveraies. Une terrasse donnant à l'ouest ombrée d'une vielle treille de vigne, une brise marine iodée, une table, sur la table une bouteille de retsina frais, du pain des olives, et de quoi lire et écrire...Et, non, pas de wifi.

Après le franchissement d'une dernière bosse, le chemin s'élargit et descend progressivement vers la rive, on atteint l'*arsana* de Xenophontos; peu après se déploie la longue façade parallèle au rivage, à quelques dizaines de mètres de l'eau. Le lieu est accueillant, il règne une atmosphère de simple ruralité, quelques chevaux en liberté, des outils aratoires, d'imposants tas de troncs empilés. Je pénètre par une entrée latérale, il y a des moulins et meules divers, des sacs empilés de produits du domaine du monastère. Les édifices de diverses époques sont étagés sur la pente soutenue.

---

1. *In* : Colin Thubron : En Sibérie, p. 81. Edit. Hoëbeke, Paris, 2010.

Dans la partie haute les plus récents, dont l'un étouffe, de sa lourdeur, la pourtant assez majestueuse église. On comprend que le monastère a été d'abord construit près de la rive, ses extensions ne pouvant se faire que vers le haut. Ces étapes du développement sont ici assez clairement lisibles, ce n'est pas partout le cas. Il y a deux *katholika*. Un ancien datant du XVIe siècle, partiellement imbriqué dans des corps de bâtiments comportant entre autres à l'étage la *trapeza* et sa cuisine, et le plus récent, construit au XIXe siècle. C'est le plus grand de l'Athos, les espaces sont généreux, dégagés, largement éclairés par de hauts vitraux clairs, laissant pénétrer, lors des vêpres célébrées assez tôt, un bel éclairage de l'ouest. C'est dans la partie basse que les corps de bâtiments des cellules sont les plus athonites, à tout le moins dans la typologie élémentaire que j'essaie de me bricoler. C'est ma dernière étape au Mont-Athos, j'ai déjà à l'esprit la synthèse qu'il faudra faire. Toujours cette harmonieuse conjugaison de matériaux, pierre de taille, enduits colorés, et bois en abondance. En prolongement, un corps de bâtiment en harmonie, de facture récente - rénovation et extension - traité avec élégance abrite la *guesthouse*. Un élégant salon, prolongé d'un balcon, donne sur la mer Egée - vue imprenable garantie. C'est là que l'*arkondaris* m'invite à signer le registre des visiteurs, et que je reçois la traditionnelle collation d'accueil, ouzo, eau, loukoum; ce sera la dernière, que je consomme respectueusement et avec une once de nostalgie. Xenofontos s'avère un lieu idéal pour une dernière étape. C'est calme, empreint de simplicité, et proche de ces activités rurales que mènent ici les moines, donnant une dimension humaine au monastère. C'est donc comme une étape intermédiaire vers le monde extérieur; un sas de décompression.

Après les vêpres et le repas à la *trapeza* de dimensions restreintes, basse sous le plafond à caissons ouvragés, je reviendrai dans ce salon pour écrire, mettre à jour mon carnet de route. Quelques autres visiteurs sont sur le balcon, tirant sur leurs clopes, observant la descente du soleil sur l'Egée. L'un d'eux m'interpelle, nous nous présentons. Grec dans la quarantaine, né et enfance aux USA - dont il a gardé le fort accent. Rentré au pays d'origine avec ses parents il y a quelques années, il dit sa déception, son aigreur, de la situation. Désabusé, ne trouvant pas le cadre au développement de ses activités (quel business ?), il songe à s'exiler définitivement. Dans l'immédiat, il vient ici : *«only God can save you»*. Commentaires qui ramènent à la réalité du pays, derrière la frontière de la Sainte Montagne, que je retrouverai demain.

19 octobre

La fin, le jour du retour. Grosse fatigue physique, mais l'esprit quelque peu récuré. Le passage en ces lieux dominés par la spiritualité n'est pas sans effets, même sur le plus rationaliste et matérialiste des visiteurs. «Esprit du lieu», et aussi Lieu de l'esprit. Dernier tour du monastère, intérieur et extérieur, coup d'œil au *giftshop* où l'on vend divers produits maison, confitures, tisanes, onguents, pâtes de fruits, noix, noisettes, amandes, mais aussi les inévitables icônes et bondieuseries de production industrielle.

Attendant le bateau, ayant déposé mon sac sur le quai, je me promène le long de la rive, entre le kiosque adossé à la muraille du monastère, et, à quelques centaines de mètres, un petit promontoire devant une chapelle votive. La mer est calme, un moine part à la pêche sur un puissant canot automobile équipé de deux moteurs et de quatre lignes de pêche.

Le ferry accoste, je paie mon écot, et me dirige vers le pont supérieur, pour profiter des ultimes vues qu'offre la navigation. Je trébuche sur la dernière marche de l'échelle de bord, m'étale lourdement en vrille, entrainé par le sac le dos; de jeunes types se mettent à trois pour me remettre en position verticale. Grosse fatigue, les genoux suivent mal, c'est le moment de rentrer. Je vais retrouver la joyeuse équipe des Roumains des étapes Megistis Lavra et Vatopedi. Débarquement à Ouranopolis, l'un des Roumains, le bout-en-train du groupe, reporter sportif à la TV roumaine, s'écrie : *«une femme !»*. Oui, retour dans la vie ordinaire. Le bus de la ligne régulière attend les voyageurs, quelques moines montent, ils vont à Thessalonique pour quelques affaires privées[1] . Puis des Grecs qui se déplacent dans la région, cette Chalcidique, partie de la Macédoine, chargée d'histoire.

Roland Meige
Novembre 2015

1. Chaque monastère possède un point de chute à Thessalonique, plus ou moins important, allant de la chambre isolée à une résidence avec personnel, offrant le gite aux moines de passage.

Monastère Simonos Petras

Monastère Aglou Pavlou

Monastère Dionysiou

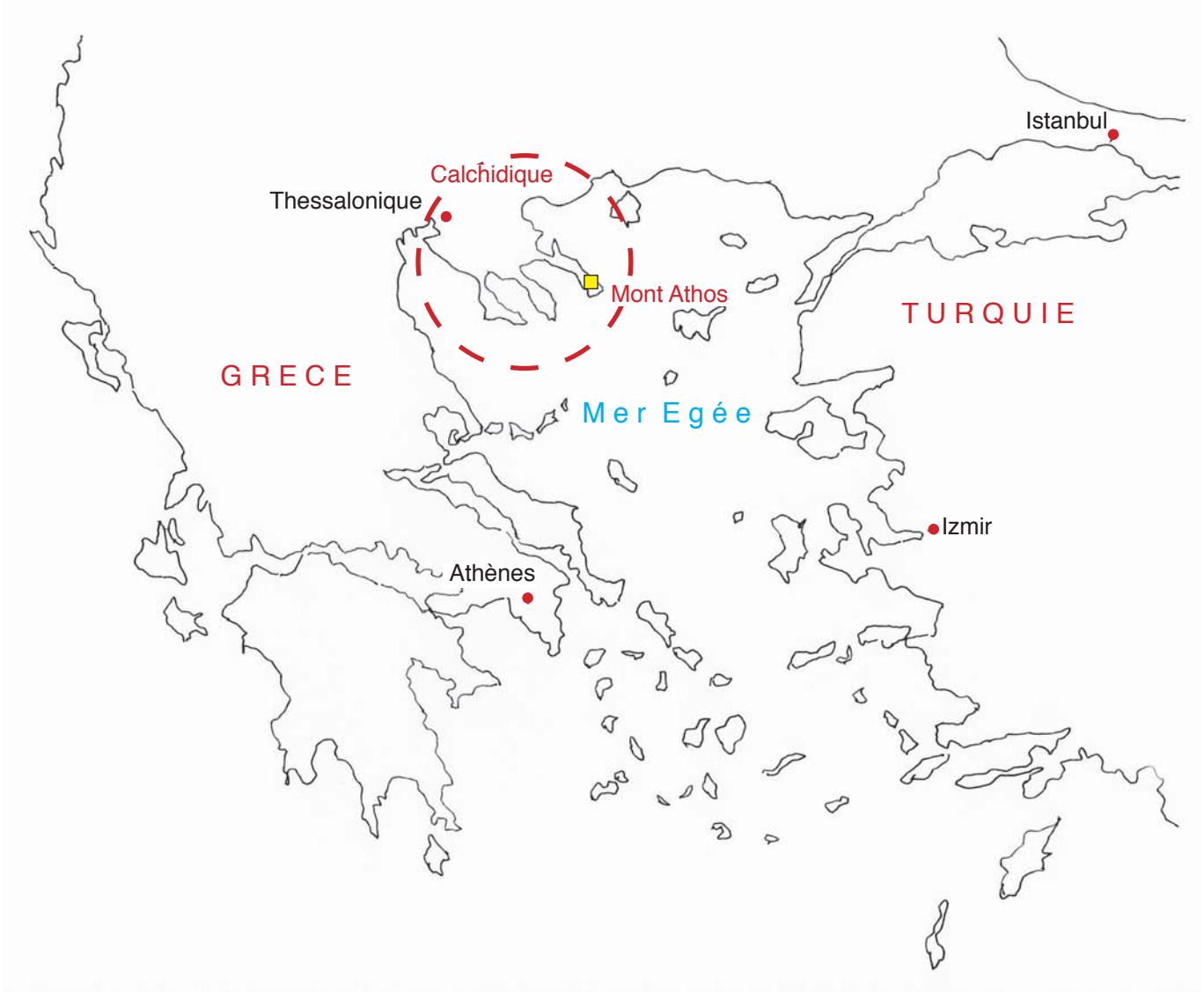
Monastère Grigoriou

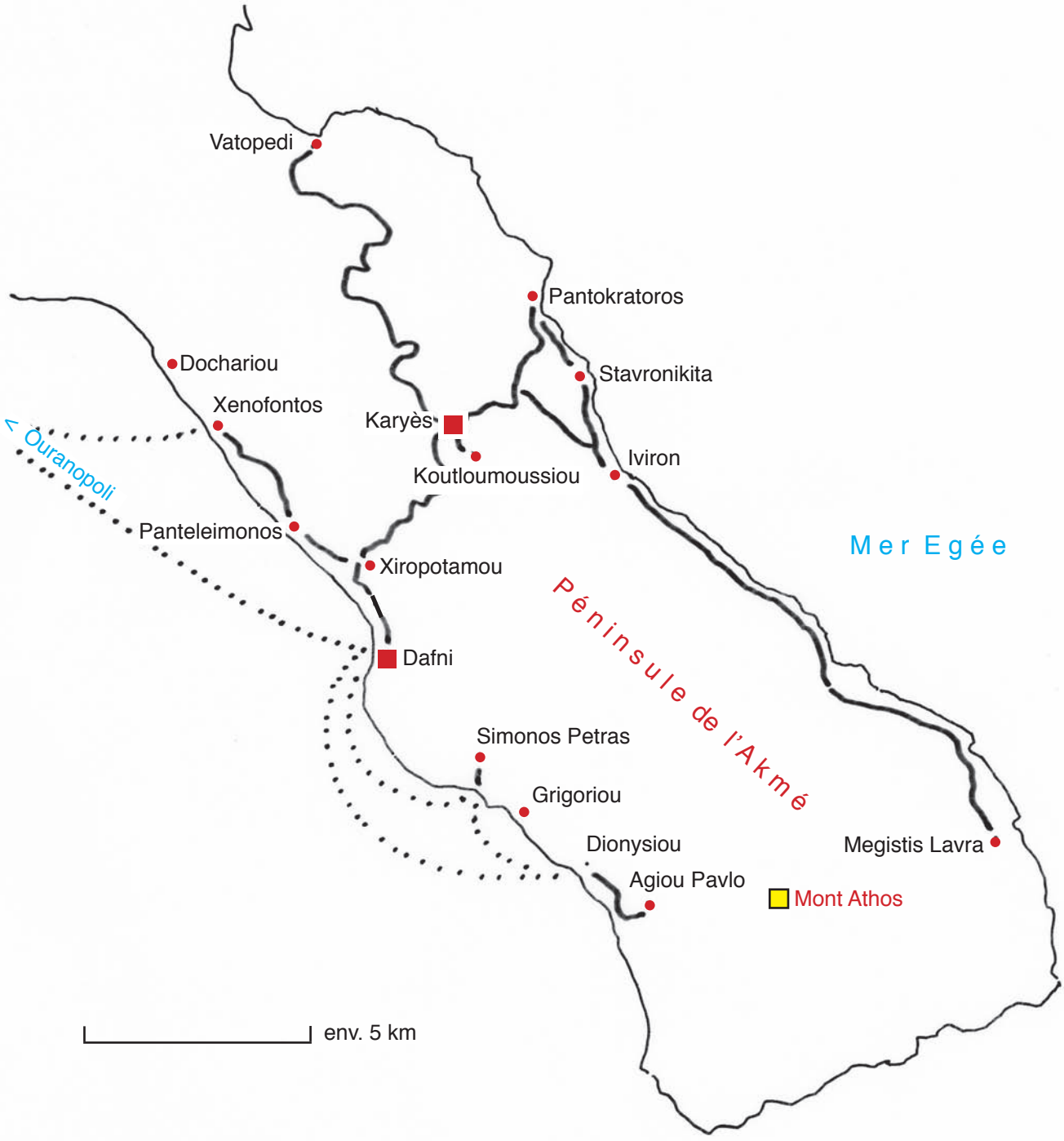
Monastère Pantokrator

Monastère Panteleimonos

Monastère Iviron

Monastère Xenophontos


Istanbul
Calchidique
Thessalonique
Mont Athos
TURQUIE
GRECE
Mer Egée
Izmir
Athènes


Vatopedi
Pantokratoros
Dochariou
Stavronikita
Xenofontos
Karyès
Koutloumoussiou
Iviron
Ouranopoli
Panteleimonos
Xiropotamou
Mer Egée
Péninsule de l'Akmé
Dafni
Simonos Petras
Grigoriou
Dionysiou
Megistis Lavra
Agiou Pavlo
Mont Athos
env. 5 km